Avant les vacances

—

Nous touchons presque aux vacances, à peine un mois nous en sépare. Tous, tant que nous sommes, nous sentons le besoin de prendre un repos bien mérité ; mais il nous reste encore beaucoup de travail à fournir pour arriver au but, car il nous faut préparer nos élèves à paraître devant le public pour lui montrer le résultat de nos travaux. C'est une tâche bien lourde et bien difficile ; à cette saison de l'année, l'école se déserte depuis déjà deux mois.

Dans les villes comme à la campagne les élèves nous quittent pour plusieurs raisons bien excusables. Les uns—et ce sont les plus grands et les plus avancés—vont prendre un emploi quelconque, les autres restent chez eux pour aider leurs parents aux travaux des champs, de sorte que nous nous trouvons privés de l'élite de nos classes pour exhiber devant les autorités scolaires et les parents, la meilleure partie des travaux que nous avons faits pendant l'année; et très souvent, cette épreuve décide du sort de l'instituteur ou de l'institutrice.

Mais en quoi consiste la séance de fin d'année ?

Pour bien comprendre toute la portée de cette question, jetons un regard rétrospectif sur la manière dont les choses se passaient ici il y a quarante-cinq ans.

J'étais déjà sur la scène.

Les diplômes n'ont commencé à être obligatoires que cette année-là et le nombre des instituteurs qui en étaient pourvus était fort limité, surtout à la campagne.

Nos écoles étaient tenues pour la plupart, par des fillettes de seize à dix-huit ans, d'une capacité fort contestable, ou par des hommes qui n'avaient jamais enseigné ni pu réussir ailleurs ; il y avait cependant de rares et de nobles exceptions. Bon nombre d'instituteurs compétents tenaient d'excellentes écoles soit à la ville, soit à la campagne.

On conçoit facilement que, dans de pareilles circonstances, on n'avait d'autre ressource pour se tirer d'affaire, que d'abrutir les enfants avec du par cœur. D'ailleurs, le *perroquétisme* était à l'ordre du jour et régnait en maître presque dans toutes nos meilleures écoles. Un *par cœur rigoureux* était exigé partout. Aussi, fallait-il, dès le mois de mars, commencer à faire repasser les matières étudiées, travail aussi stérile qu'ennuyeux. Les enfants doués d'une bonne mémoire réussissaient toujours à s'acquitter avantageusement de cet exercice ridicule abrutissant et mécanique, ils étaient certains de remporter tous les prix, et d'être comblés d'éloges aux examens. Mais ceux dont la mémoire était ingrate, quels ennuis, quels déboires, quelles humiliations ne subissaient-ils pas de la part de leurs maîtres, de leurs parents, de leurs confrères. Et, cependant, que de beaux talents n'ont-ils pas été paralysés, étouffés par ce contre-sens pédagogique !!!

L'enfant qui ne récitait pas exactement sa leçon tous les matins, sans en passer un mot, était un paresseux, un dissipé, un lâche ; et les punitions corporelles, ou autres pleuvaient sur lui, tandis que l'élève-machine recevait les plus grands éloges.

Longtemps avant les examens le maître était obligé de rédiger de longs programmes sur chaque matière, et on n'en passait pas une seule ligne, mais aucune question en dehors n'était permise. Des classes entières paraissaient bien passer sur l'histoire, la géographie, la grammaire, sans que les enfants en comprissent un seul mot. On faisait apprendre par cœur jusqu'aux sèches définitions de l'arithmétique.

Pauvre temps ! pauvres coutumes ! pauvre système !

Moi qui ai vécu pendant quarante-six ans avec les enfants, j'ai pu me convaincre depuis